

Karen Swan

**NOS BAISERS
SOUS LA NEIGE**

Traduit de l'anglais par Ève Vila

EDITIONS  **PRISMA**

Chapitre 1

Allegra observait Isobel occupée à courir devant elle et secouait la tête, embarrassée par le spectacle qu’offrait sa sœur : tête renversée, ses longs cheveux blonds pendaient tandis qu’elle tournoyait sur elle-même, les bras tendus. Elle s’efforçait d’attraper les feuilles marron foncé aux contours dentelés qui tombaient des arbres, tantôt riant quand certaines s’éloignaient en virevoltant, décrivant de magnifiques tourbillons, tantôt frappant des mains avec fougue quand d’autres flottaient lentement jusqu’au sol recouvert d’un tapis végétal. Allegra était convaincue que seule la poussette au bout du bras de sa sœur dissuadait les gens d’alerter les autorités.

Isobel la distançait d’une bonne centaine de mètres à présent et Allegra y vit sa chance. En un éclair, elle se précipita derrière le marronnier le plus proche et dégaina son BlackBerry. Il n’avait pratiquement pas cessé de biper depuis la poche de son manteau tout au long de cette promenade – « pour profiter de la tranquillité et du grand air », comme Isobel l’avait farouchement martelé – et elle sentit le rythme de son cœur ralentir tandis qu’elle parcourait ses messages, tout en prenant connaissance de toutes les procédures qui exigeaient une intervention urgente de sa part.

— Mais qu'est-ce que tu fabriques ?

Allegra leva les yeux. Isobel se tenait à côté d'elle, les poings résolument plantés sur les hanches, indignée et prête à lui faire la morale.

— Donne-moi ça !

Elle tendit la main, paume vers le haut, comme si c'était Allegra qui était l'enfant désobéissant et non le nourrisson installé dans le landau, au visage barbouillé de purée de carottes, qui démontrait un penchant irréprouvable pour fourrer son doigt dans les yeux des chiens.

— J'étais juste en train...

— Tout de suite !

Allegra le lui remit. Elle avait beau être la plus âgée, c'était Isobel l'adulte à proprement parler : mariée, un enfant, une maison mitoyenne en proche banlieue, des dîners organisés et un break.

— Merci. Isobel sourit, aussitôt rassérénée. Et en échange... Elle empocha le BlackBerry d'une main, tandis que de l'autre elle lui tendait une grande feuille de marronnier couleur mélasse, pratiquement de la taille de sa paume.

— Oh non, vraiment, je ne peux accepter, ironisa Allegra. Cette feuille est tellement belle. C'est certainement, et de loin, la plus précieuse de ta collection.

— Ce n'est pas une feuille.

Allegra haussa un sourcil et fit tourner la tige entre ses doigts.

— C'est un jour de chance et tu le sais très bien. Je l'ai attrapée pour toi. Un léger essoufflement semblait conforter ses dires.

Une pause incrédule s'ensuivit.

— Tu continues à faire ça ?

— Bien sûr ! Isobel fronça les sourcils, qui avaient gagné quelques rides ces derniers temps, signes que les nuits de sommeil interrompu commençaient à se voir.

— Et dire que je croyais que tu essayais de faire rire Ferdy, lança Allegra avec malice. Elle ne put réprimer un tressaillement, lorsqu'elle entendit son BlackBerry bourdonner une nouvelle fois, depuis les profondeurs du duffle-coat de sa sœur.

Allegra frissonna sous son manteau – un modèle court et cintré de chez Burberry, taillé dans un lainage vert olive, avec un col montant et de magnifiques plis à partir de la taille. Il tombait à la perfection sur son jean skinny mais ne pouvait lutter contre de telles températures. Les prévisions annonçaient de la neige pour la fin de la semaine.

— Allez, viens prendre un crème, déclara Isobel en ignorant la pique avec maturité. Le teint blême de sa sœur ne lui avait nullement échappé. Il était évident qu'elle n'allait pas se mettre à courir ni à attraper des feuilles avec les bottines qu'elle avait aux pieds. Ça te réchauffera.

— On a le temps ? D’aucuns penseraient que tu ne veux pas passer chez maman.

— Bien sûr que j’en ai envie, assura Isobel avec un haussement d’épaules. Mais on a toute la journée et je sais comment tu es quand tu as froid aux orteils.

Allegra sourit.

— Très bien. Mais y a intérêt à ce que ce soit rapide.

De son point de vue, la caféine était de loin préférable au grand air, et il y avait des chances qu’Isobel doive s’éclipser avec Ferdy pour l’un de ses interminables changes, la laissant ainsi seule avec son BlackBerry adoré.

— Bon, dis m’en plus sur cette nouvelle maison, l’enjoignit Isobel en glissant un bras autour du sien, sans cesser de conduire sa poussette aérodynamique de sa main libre et experte. Elles flânaient sur la majestueuse avenue plantée d’arbres en compagnie d’autres familles, de couples d’amoureux et de gens venus promener leur chien, pour qui ce rituel *constituait* leur samedi matin. Sur leur gauche, au-delà des garde-corps, les flots de la Tamise, à marée haute, les dépassaient à toute vitesse avec force remous. Quelques péniches industrielles d’une taille imposante étaient amarrées à des défenses faites de pneus, tandis que des taxis noirs progressaient en râlant sur la digue opposée.

— Eh bien, tu en as vu autant que moi. Je n’ai pas encore mis un seul pied à l’intérieur.

Isobel marqua sa désapprobation.

— Je ne peux pas croire que tu aies acheté une maison sans même la visiter.

— Pas de quoi en faire une histoire. Mon consultant en immobilier en a fait le levé et j'ai téléchargé le PDF. Elle répondait à toutes mes exigences.

— Et il n'y a que toi pour avoir un consultant en immobilier, maugréa Isobel.

— Très bien, un chasseur en immobilier, appelle-le comme tu veux.

— Lui ? *Il* était séduisant ?

Allegra leva les yeux au ciel.

— Oh mon *Dieu*. Mais tu es en train d'essayer de me caser avec un homme que tu n'as même pas rencontré ?

— Bien obligée. Dieu seul sait comment ça se fait que tu n'aies chopé personne au boulot. L'endroit grouille littéralement d'hommes.

— Oui, il y a seulement un léger problème : je *travaille* avec eux. La plupart d'entre eux sont sous ma responsabilité, et pour ceux qui restent, je suis sous la leur.

Isobel haussa les épaules comme si elle ne voyait pas où était le problème. Ce qui était probablement le cas. Dans son univers, le sexe et les enjeux de bureau n'étaient pas des questions vitales.

— Ouais, mais est-ce qu'il l'était ?, répéta Isobel avec un large sourire. Elle n'était rien sinon obstinée.

Allegra sourit à son tour.

— Il était beau.

— Beau ? Ouah ! Ce devait être un vrai canon, alors, déclara Isobel en riant, s'attirant par là un regard admiratif de la part d'un gars en rollers, coiffé d'un casque Beats orange. Pour le remercier, tu devrais l'inviter à un dîner intime dans ta nouvelle demeure.

— La maison n'est qu'un investissement. Je vais casser tout l'intérieur, prendre un architecte pour la redessiner en intégralité, mise à part la façade qui est classée, avant de la revendre.

— Où se trouve-t-elle ?

— à Islington¹.

— Leg ! Pourquoi il a fallu que tu achètes à perpète ? Tu aurais pu facilement trouver à Wandsworth². Au moins, tu aurais eu un plus grand jardin. Et *on aurait été* plus près.

— Je viens de te le dire. Je n'ai aucune intention d'habiter là-bas. C'est un investissement. Je vis toujours dans mon appartement.

— Ouais, et ton quartier est un cauchemar pour se garer. Personne n'a de voiture là où tu habites.

¹ Malgré des origines humbles, ce quartier de Londres accède aujourd'hui à un certain standing et attire une nouvelle population.

² Il s'agit d'une ville de la banlieue sud de Londres.

— C’est parce qu’on n’en a pas besoin. On peut aller partout à pied.

Isobel réprima un éclat de rire.

— Quoi ?

— Toi ? Marcher ? Écoute, tu te fais conduire de partout... sois honnête. Tu es quelqu’un de trop occupé et de trop influent pour marcher.

Allegra lança un regard dédaigneux à sa sœur, mais elle ne pouvait contester sa logique... Elle était incroyablement occupée.

— Eh bien, je persiste à croire que, puisque tu l’as achetée, tu devrais y habiter. Ça ne me semble pas juste de la laisser vide et de faire venir des promoteurs.

— Toutes les maisons n’ont pas forcément vocation à devenir des foyers, Iz.

— Mais *aucune* maison n’est un foyer pour toi. À moins de compter ton bureau. Ce que tu fais probablement.

Allegra ignore la remarque désobligeante.

— Il n’y a aucune raison que je vive *moi seule* dans huit cents mètres carrés.

— Environ.

— Oui. Allegra sourit. Ses yeux rencontrèrent la silhouette indistincte du Canari Wharf³ dans le lointain. Sa propre tour, la plus haute, se distinguait à l’horizon. Elle plissa les yeux,

³ Il s’agit d’un quartier d’affaires qui s’est développé sur les bords de la Tamise.

quasiment certaine que les lumières qu'elle apercevait provenaient de son étage. Un reproche venu de loin.

C'était une belle journée, Allegra en avait vaguement conscience. L'air était chargé d'un fond glacial, venu d'Arctique, qui avait voyagé longtemps et parcouru le globe, annonciateur d'un coucher de soleil d'un rouge intense. Elle nota mentalement de se souvenir d'aller le voir à sa fenêtre.

Elles s'arrêtèrent dans un café où les poussettes, en grappes serrées, s'agglutinaient près de la porte. Des pigeons rachitiques au plumage sombre marchaient en dodelinant de la tête sur les tables en métal vert forêt, inoccupées depuis des semaines, car tous les clients réclamaient leurs chocolats chauds à l'intérieur, à proximité des radiateurs électriques.

— Je vais chercher à boire, lança rapidement Allegra, lorsqu'elle aperçut Isobel en train de détacher le harnais de sécurité de Ferdy et sur le point de le lui tendre. Un crème, pas vrai ? Aucune chance avec ce manteau qu'elle prenne dans ses bras un bébé qui avait des reflux.

— D'accord mais rapporte-moi un cookie ou un brownie ou ce que tu veux... n'importe quel truc au chocolat. J'ai besoin de sucre, ajouta Isobel en hissant Ferdy sur sa hanche, tout en farfouillant dans le compartiment de la poussette. Et tu peux leur demander aussi un pot d'eau bouillante ? Il faut que je réchauffe ça, soupira-t-elle, en brandissant une bouteille de lait. Ne les laisse pas te servir leurs bêtises sur la santé et la sécurité. Je leur

signerai une décharge stipulant que je suis au courant que l'eau bouillante est chaude. Dis-leur simplement qu'il vaut mieux pour eux qu'il n'entende pas ce garçon quand son lait est froid. Ni les autres clients d'ailleurs.

— Très bien, acquiesça Allegra, avant de battre en retraite dans la sécurité de la file d'attente.

Quatre minutes plus tard, elle se frayait un chemin en direction de la table avec un pot fumant d'eau bouillante, une énorme part de gâteau « La mort par le chocolat », un crème et un double espresso. Isobel n'était pas la seule à n'avoir dormi que quatre heures la nuit précédente.

Son visage s'éclaira à la vue du BlackBerry posé sur la table, clignotant tel une balise de détresse. D'un geste ostentatoire, Isobel le retourna.

— N'y touche même pas. Nous allons discuter, pour une fois. Je l'ai seulement posé là parce que je me sens comme ce fichu inspecteur gadget avec ce truc dans ma poche, déclara Isobel avec un bruit de désapprobation. Il bourdonne et bipe en permanence. Il y a des sex toys qui ne vibrent pas aussi fort que ce machin.

Surprise, Allegra éclata de rire.

— Eh bien, je ne savais pas.

Isobel la dévisagea d'un air réprobateur tout en plongeant la bouteille de lait dans le pichet d'eau.

— Non, bien entendu. Quand est-ce que *c'était* la dernière fois que tu as tiré un coup ?

— *Pardon ?*, bredouilla Allegra, mortifiée en constatant qu'un couple installé à une table voisine regardait dans leur direction.

— Tu n'as pas eu de relation depuis une éternité. Tu as trente et *un* ans, Allegra, affirma Isobel d'un ton grave, comme si c'était une nouvelle inédite pour sa sœur.

— Oh, ne recommence pas avec ça, rétorqua Allegra, dont le sourire s'effaça tout à fait. J'ai tellement de choses en cours au boulot que j'ai à peine le temps de prendre une douche.

— Le travail ne réchauffe pas la nuit.

— En fait, si. Allegra haussa les épaules en pensant à la chambre luxueuse du *Four Seasons*, dans laquelle elle échouait au moins deux nuits par semaine alors qu'elle travaillait presque jusqu'à l'aube et qu'elle obligeait la société à lui fournir conformément aux règlements de l'Union européenne.

— Qu'est-il arrivé à ce gars, Philip ? Il avait l'air charmant.

Allegra grommela et tambourina sur la table de ses ongles courts et manucurés.

— Hypersensible. Je n'ai pas le temps pour le babysitting. Ses yeux tombèrent sur Ferdy bien calé dans une chaise haute en bois. Trois balles en plastique y étaient attachées et pour le moment en tout cas, elles retenaient toute son attention.

— Hyper... Isobel s'inclina en arrière sur sa chaise et soupira. Oh bon sang, qu'est-ce que tu as fait ? Allez, raconte-moi.

— *Je n'ai rien fait.*

Isobel ne prit pas la peine de répondre et se contenta de plisser les yeux.

— J'étais en pleine finalisation d'un marché. Il insistait sans cesse pour me voir, il répétait tout le temps : « juste pour boire un verre. Je veux seulement te voir et prendre de tes nouvelles. » Allegra eut un léger reniflement. Alors j'ai envoyé Kirsty à ma place. Et c'est tout.

Une impulsion.

— Kirsty ? Kirsty, ton assistante ?

Allegra acquiesça d'un signe de tête.

— Il voulait prendre de mes nouvelles. Kirsty lui a donné de mes nouvelles. Elle haussa les épaules.

Isobel resta bouche bée.

— Tu as vraiment envoyé ton assistante à un rendez-vous avec ton amoureux ?

— Ex, maintenant.

— Et on se demande pourquoi. Incroyable. Le ton d'Isobel respirait le sarcasme. Elle saisit la bouteille de lait, la sortit de l'eau chaude et fit couler quelques gouttes sur l'intérieur de son poignet pour en apprécier la température. Est-ce que ça en valait

la peine au moins ? Son ton suggérait que rien ne valait la peine de rompre une relation.

— Absolument. Ce marché nous a fait passer de deux à vingt. Vingt-sept millions de livres de commissions. Décontractée, Allegra sirota son café, inconsciente du fait que sa sœur n'avait aucune idée de la codification des commissions de 2:20, à laquelle ses transactions se référaient. Grâce à ça, je suis en lice pour une promotion au prochain tour. Ça va me permettre d'entrer au conseil. Tu sais que je suis la seule femme PDG de la société, pas vrai ?

Isobel se contenta de secouer la tête d'un air perplexe ou tout du moins ignorant.

— Pas étonnant que maman se fasse autant de souci pour toi.

Allegra la fusilla du regard et Isobel baissa immédiatement les yeux, honteuse. Toutes deux savaient que les préoccupations de leur mère à son sujet étaient à présent, si ce n'est terminées, au moins présentes uniquement de temps en temps.

— Désolée, c'était nul de ma part, marmonna Isobel. Elle tendit les bras en direction de Ferdy, l'extirpa de la chaise haute et le prit sur ses genoux.

Allegra se cala dans son siège en s'efforçant de leur laisser un peu plus de place, car Ferdy commençait à manger. Elle but son café à petites gorgées. Elle ne se sentait pas à sa place dans ce café où les gens grignotaient tout en bavardant librement,

comme s'ils n'avaient nul endroit plus important où aller ou nulle tâche plus essentielle à remplir. Elle contempla le BlackBerry qui clignotait comme un récepteur de signaux satellite et elle visualisa les messages et les urgences qu'il recelait, et elle les vit en train de s'amonceler. Le sang battit à ses tempes.

Comme s'il n'attendait qu'un signe d'elle, le BlackBerry sonna. Les deux sœurs croisèrent leur regard – panique dans l'un d'eux, satisfaction dans l'autre – et Allegra fut la plus rapide. Isobel avait les mains prises et ne pouvait l'attraper sans laisser tomber Ferdy. Elle émit un bruit désapprobateur avant de détourner le regard.

— Fisher, murmura Allegra tout en observant sa sœur qui commençait à gazouiller à l'intention de son fils. Elle se demanda comment elles pouvaient être aussi différentes. Pour un œil étranger, elles étaient clairement apparentées : toutes deux étaient grandes et élancées, avec des corps minces et musclés, mais alors qu'Allegra s'inscrivait à des triatlons lorsqu'elle concédait avec réticence à prendre du « repos », Isobel se contentait de susciter l'envie des autres membres de son groupe de maternité, parce qu'elle avait pu rentrer dans ses jeans si vite après l'accouchement. Elles n'avaient qu'un an et demi de différence et à peine sept points de QI – ni particulièrement lentes, ni particulièrement douées – mais tandis qu'Allegra ne trouvait le repos qu'une fois certaine qu'elle était la meilleure dans tout ce qu'elle entreprenait, Isobel avait toujours opté pour

la facilité, contente d'être simplement considérée comme jolie, chanceuse ou privilégiée.

Allegra imputait cela à leur éducation. Isobel avait été la préférée de leur père – un fait qu'Allegra avait accepté comme tel, sans en éprouver le moindre ressentiment – et des deux, c'est elle qui avait le plus joli visage. Elle avait hérité de lui ses joues au teint vif, ses yeux bleus et ses cheveux blonds. Allegra, au contraire, avait un regard dur, qui avait paru trop précoce, trop entendu, sur son visage d'enfant. Ses yeux en amande d'un marron profond, chocolat, l'aidaient à dissimuler ses sentiments. Quant à ses pommettes hautes et saillantes, elles n'avaient jamais connu ni taches de rousseur ni fossettes. Seul l'espace entre ses deux dents de devant – sa mère n'avait pas eu les moyens de payer un orthodontiste et ces frais n'étaient pas remboursés par la Sécurité sociale – détruisait l'illusion d'extrême sophistication en introduisant une imperfection. Tout le monde le qualifiait de « mignon » ou d'« excentrique », des mots qui sonnaient affreusement aux oreilles d'une femme qui savourait intérieurement son surnom d'« assassin au rouge à lèvres ». Néanmoins, cet écart n'était visible que quand elle souriait, et dans le monde des fonds spéculatifs, sourire revenait à ne pas prendre les choses au sérieux ; sourire revenait à ne pas être *pris* au sérieux. Par conséquent, cela ne lui arrivait pas souvent.

C'étaient les cheveux, néanmoins, qui matérialisaient le plus leurs différences. Ceux d'Isobel étaient longs et soyeux,

comme la chevelure de Kim Sears dans les gradins de Wimbledon, ou celle de Kate Middleton : une crinière chatoyante en perpétuel mouvement qui venait avec l'adresse appropriée et le sac à main de créateur. Les cheveux d'Allegra étaient coupés court et sans fioritures, à son image. Une coupe tout juste assez longue pour être qualifiée de carré ; des mèches s'enroulaient sous ses lobes, mettant ainsi en valeur un cou gracile qu'elle n'avait jamais pris le temps de remarquer et un menton tendu, fruit d'années passées en réunions stressantes et à serrer les dents pendant son sommeil.

Elle raccrocha abruptement, sans s'embarrasser de formules de politesse, de gentillesse ou de baisers.

— Iz, je suis vraiment désolée, mais il faut que je parte.

— Bien sûr, grogna Isobel en levant les yeux au ciel.

— C'est l'argumentaire sur lequel on travaille. Une affaire *énorme*. Bob est resté au bureau jour et nuit depuis mercredi et sa femme le veut à la maison pour le déjeuner. Elle marqua sa désapprobation et, un instant, lança un coup d'œil vers le ciel. Elle n'apprécie pas que nous ne soyons pas ponctuels et l'argumentaire est pour mardi à Zurich.

— Comme c'est *égoïste* de sa part, répondit Isobel sèchement.

Allegra haussa un sourcil.

— Il faut que je rentre.

— Mais *tu as* des engagements familiaux toi aussi ! Qu'est-ce qu'on est en train de faire à cet instant précis ? Isobel retira la bouteille de la bouche de Ferdy en désignant le café sombre, peuplé d'étrangers vêtus de pull en laine pelucheuse et de grosses bottes. Ferdy commença instantanément à gémir et elle lui remit prestement dans le bec. Et on est censées finir de vider la maison ensemble. Tu as promis !

— Oui, mais il ne reste que le grenier, pas vrai ?

— Que le grenier ? *Que* le grenier ? C'est l'endroit où il y a les meilleurs trucs ; c'est là où les gens rangent toutes les choses qu'ils n'ont pas le courage de jeter. Dieu seul sait ce que nous allons trouver là-haut. On va en avoir pour des heures.

— Oh parfait.

— Allez, Leg. Tu sais que je ne peux pas faire ça toute seule. Je n'arriverai pas à à jeter quoi que ce soit et je vais finir par tout garder, comme une de ces entasseuses compulsives, avec des boîtes et des sacs plastique pleins de vêtements dans chaque pièce, et alors Lloyd va me quitter...

— Où est Lloyd ?

— Il est en plein décalage horaire, après Dubai.

Allegra s'efforça d'afficher un air compatissant. Dubai, elle en faisait son quatre heures.

— Écoute Iz, j'ai adoré tout ça. Vraiment, l'assura Allegra en se penchant en avant, les mains en travers de la table, comme elle le faisait toujours lors de réunions quand elle soulevait un

enjeu « passionné ». Je ne peux pas te *dire* à quel point je me sens plus détendue grâce à cette balade. Elle posa une main sur son cœur. Et c'était divin de voir le petit Ferdy.

— Tu ne l'as même pas encore pris dans tes bras. Les yeux d'Isobel montraient qu'elle n'était absolument pas dupe du ton maternel adopté par Allegra. Sa sœur ne parlait d'habitude que par grands points et dans un jargon d'entreprise.

— C'est parce qu'il dormait et maintenant il mange et *il faut* que je parte. Elle tendit la main pour attraper son sac suspendu au dossier de sa chaise : un sac besace Saint Laurent d'un bleu marine discret, contenant un stylo Touche éclat, son passeport et des vitamines, contrairement au sac cartable de couleur vive signé Orla Kiely arboré par Isobel, rempli de couches, de tétines, de jouets et de vêtements de rechange.

— Retrouvons-nous demain, ok ? Je suis sûre que si on s'y attaque toutes les deux, on aura tout terminé en deux ou trois heures. Allegra se plia en deux pour, du bout des lèvres, déposer un baiser au sommet de la tête de Ferdy. Il sentait bon le panais ou le talc, et elle perçut le mouvement de ses mâchoires alors qu'il buvait et qu'il mâchouillait la bouteille bruyamment avec une force impressionnante. Elle embrassa Isobel sur la joue, décelant la nouvelle fragrance de la crème hydratante Pond's. À présent, Estée Lauder devenait quelque peu hors de portée. Les enfants coûtaient de l'argent et elle savait que Lloyd angoissait déjà pour les frais de scolarité.

— À quelle heure ?

— Dix heures.

Allegra hésita.

— Quatorze heures.

Isobel fronça les sourcils.

— Midi.

— Vendu. Allegra lui adressa un clin d’œil.

— Beurk, grogna Isobel quand elle s’aperçut qu’on s’était jouée d’elle. N’oublie pas ta feuille porte-bonheur.

— Ma quoi ?

Isobel désigna d’un mouvement du menton la feuille de marronnier d’un marron lustré, posée comme une main entre elles. Mets-la dans ton sac à main. Tu as dit que tu avais cette grosse affaire à boucler... Tu vas avoir besoin d’un peu de chance.

Allegra fut sur le point de dire quelque chose – un refus dédaigneux, une remarque incisive sur la sentimentalité pleine de nostalgie dont sa sœur faisait preuve – mais elle se ravisa.

— Oui, tu as raison. J’ai besoin de toute la chance que je peux attirer. Merci. Elle ouvrit son grand porte-feuille en cuir couleur caviar et elle la glissa dans le compartiment réservé aux billets. Elle rentrait parfaitement.

Elle sourit en se demandant si sa sœur lisait encore leurs horoscopes.

— On se voit chez maman, à quatorze heures demain, dit-elle en pivotant sur ses talons et en rejoignant rapidement la sortie du café. En chemin, elle passa devant les habitués du samedi en tenues négligées qui buvaient bruyamment leurs cappucinos tout en actualisant leurs statuts Facebook sur leurs iPhones. Son portable à elle était déjà à son oreille avant même qu'elle ait atteint la porte. Le temps qu'Isobel ait rattaché Ferdie dans sa poussette et qu'elle lui envoie un texto pour lui rappeler qu'elles s'étaient mises d'accord sur midi – midi pétantes ! –, elle était déjà dans un taxi en direction de Tower Bridge. Cinq minutes plus tard, elle traversait à grands pas le hall d'entrée silencieux et recouvert de marbre. Elle exhiba brièvement sa carte d'accès aux vigiles en passant, puis un sourire aux lèvres, elle appuya sur les boutons qui allaient lui faire grimper les vingt étages qui la séparaient de son bureau. Enfin à la maison.